

L'EXPERIENCE PROVENCALE DE LOUIS BERTRAND

Louis Bertrand (1866-1944) est de nos jours un auteur très peu connu, sauf des spécialistes de la littérature coloniale dont il est un des inventeurs, ou encore de ceux de l'Algérie sur laquelle il a beaucoup écrit. Si ce polygraphe et infatigable voyageur, tout entier dévoué à des combats qu'il considère comme des sacerdoces, n'a laissé que peu de traces dans la mémoire collective, c'est sans doute parce qu'il appartient à une école de pensée, droitrière et colonialiste, rendue doublement illégitime à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et que ses engagements sont définitivement ceux d'un autre temps. Pourtant, les idées de cet académicien auteur de plus d'une cinquantaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles revêtent une grande importance pour qui s'intéresse au domaine de la Méditerranée et de son univers : Louis Bertrand est en effet un des théoriciens de l'idée de la Méditerranée latine.

Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est la reconstruction autobiographique à laquelle il s'est livré, et son implication personnelle dans son sujet. « J'ai un tempérament et des sens de méridional, toutes mes aspirations m'emportent vers des pays de lumière et de joie – et c'est dans cette cave que j'ai été déposé »¹ : cet extrait du premier volume de son autobiographie illustre bien des aspects de son œuvre et de sa pensée. Comment ce Lorrain, né en 1866 à Spincourt dans le département de la Meuse, s'est-il construit une identité de méditerranéen, au point de se dire originaire des pays sur lesquels il a tant écrit ? Et comment la Provence où il a séjourné et vécu s'intègre-t-elle à son système ?

Il fait en effet preuve d'une véritable admiration pour la Provence, où il a commencé sa carrière de professeur en 1888, avant d'y finir sa vie d'écrivain après s'être définitivement installé à Antibes à partir de 1925². La région

1. Louis BERTRAND, *Jean Perbal*, Paris, 1925, p. 50.

2. Il faudra néanmoins entendre par « Provence » la seule Provence occidentale, c'est-à-dire essentiellement les villes d'Aix-en-Provence et de Marseille. Antibes et la Côte d'Azur, auxquelles il a également consacré un livre, *La Riviera que j'ai connue*, Paris, 1933, ne seront pas étudiées dans cet article.

apparaît de façon récurrente dans son œuvre, depuis les différents volumes autobiographiques – certains lui sont entièrement consacrés³ –, jusqu’aux romans, comme *L’Invasion*⁴ dont toute l’action se déroule à Marseille.

Quelle est donc la valeur de cette expérience provençale, tant sur un plan littéraire que personnel ? D’Aix-en-Provence à Marseille, le parcours provençal de Louis Bertrand a été une incontestable source de rencontres et d’inspiration, si bien que la Provence semble tenir une place très particulière dans l’ensemble de son œuvre ; elle est considérée comme une région à part, magnifiée dans l’écriture. Mais n’est-elle pas avant tout fantasmée comme pièce indispensable à l’édifice latin construit par l’auteur ?

L’EXPÉRIENCE AIXOISE :

C’est en septembre 1888 que Louis Bertrand, fraîchement sorti de l’École Normale Supérieure de la rue d’Ulm, arrive à Aix-en-Provence et entre en fonction comme chargé de cours au lycée Mignet. Humilié par son récent échec à l’agrégation, déçu par le refus de sa demande pour l’École Française d’Athènes et fâché de devoir enseigner, il se console néanmoins en demandant un poste dans une ville du sud, pensant pouvoir y assouvir une partie de ses rêves d’évasion et se rapprocher des pays chauds tant désirés.

De cette ville, pourtant, il ne connaît rien : il n’est jamais venu dans le Midi. C’est donc en terrain totalement inconnu qu’il s’installe ce qui explique peut-être que son adaptation ait été difficile.

Cette déception initiale se retrouve dans tous les écrits qui relatent cette période, à l’exemple du moment où il découvre son affectation : « au lieu de ces splendeurs, (...), je tombais en Aix – Aix-en-Provence, sous-préfecture des Bouches-du-Rhône !... (...) Aix, ce nom un peu aigre sonnait désagréablement à mes oreilles ! (...) Aix ! Une majuscule pointue, et rien derrière ! »⁵.

Le jeune professeur emménage dans le quartier Mazarin à l’angle de la rue du 4 septembre et du cours Mirabeau. Bien vite cependant, à cause de problèmes d’argent répétés et aggravés par l’arrivée de sa mère et de sa sœur venues habiter avec lui, il doit déménager. La famille s’installe alors un peu à l’écart du centre ville, à l’extrémité du cours Sainte-Anne (boulevard Gambetta) dans la paroisse de Saint-Jean-de-Malte. De plus, au cours de cette année aixoise, Louis Bertrand se retrouve à enseigner les humanités à une classe de seconde, alors qu’il n’a ni expérience, ni formation professionnelle. Si l’on ajoute ses réticences naturelles face au métier d’enseignant, on comprend vite qu’il n’a pas satisfait à sa hiérarchie. Malgré l’agrégation obtenue en août, il ne peut rester une année de plus à Aix, suite à une apprécia-

3. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d’Aix-en-Provence*, Paris, 1929.

4. Louis BERTRAND, *L’Invasion*, Paris, 1909.

5. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d’Aix-en-Provence*, op. cit., p. 17.

tion très défavorable du recteur d'académie – le rapport spécifie en effet : « ne peut être maintenu au lycée d'Aix ». Il apprend alors sa mutation pour Bourg-en-Bresse.

Le séjour aixois, très court, lui permet néanmoins de se faire une première idée de la ville. Et celle-ci n'est pas très flatteuse pour la cité provençale, dont il compare la traversée à une « descente au tombeau »⁶. Ce jugement rejoint celui de beaucoup de ses contemporains : il est vrai qu'à cette époque Aix est loin de connaître son rayonnement de jadis, du temps où elle fut capitale. Dépouillée de son rôle politique par la Révolution, elle n'a pas d'importantes fonctions économiques, ce qui se traduit dans la démographie : sa population stagne autour de 29.000 habitants, et ne fait pas preuve d'un réel dynamisme. Son activité se concentre autour de ses fonctions administratives et intellectuelles, « encore qu'à cette date, la mythologie littéraire ne s'en soit pas encore emparée »⁷. Il faut dire que la ville doit au cours du siècle de plus en plus souffrir la comparaison avec Marseille, nouveau pôle d'attraction – surtout économique, mais dont l'influence s'apprête à dépasser largement ce cadre. L'essor de l'agglomération marseillaise tend à écraser la ville de l'arrière-pays et à l'enfoncer plus encore dans l'atonie. Bien sûr, la ville garde les traces de son passé prestigieux : « si les plus frappant[e]s s'inscrivent dans l'architecture, beaux hôtels et calmes jardins, fontaines bruissantes et rues pleines de charme, les contours sociaux ne sont pas moins saisissables, avec leurs forts sentiments de permanence et de continuité »⁸. Il reste qu'aux yeux de beaucoup, même pour des Aixois, la ville passe pour déchue et semble s'enfermer dans une certaine somnolence : « Aix (...) ne m'avait laissé que le souvenir d'une ville morte suintant l'ennui, puant la tinette et la moisissure »⁹, « cette déchéance, j'en voyais comme la preuve vivante dans l'aspect négligé des rues, la souillure et la dégradation des plus nobles vestiges du passé. Cette ville aristocratique s'encanaillait, cette insigne beauté se défaisait dans la poussière et l'ordure ». Plus tard, Louis Bertrand reviendra sur ce jugement, « Aix-la-somnolente »¹⁰ devenant avec le recul une « noble et charmante ville »¹¹ au charme italien ; il reconnaîtra alors que cette mauvaise impression était en partie due au fait qu'il « n'éta[it] qu'une sensibilité saignante et vaguement exaspérée » et qu'il « ne s'agit pas précisément d'Aix, mais de ce [qu'il a] souffert à Aix »¹², réhabilitant en partie son étape aixoise.

6. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 47.

7. Victor NGUYEN, *Aux origines de l'Action Française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Paris, 1991, p. 134

8. *Ibid.*

9. Louis BERTRAND, *Sur les routes du Sud*, Paris, 1936, p. 20.

10. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 100.

11. *Ibid.*, p. 8.

12. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 8.

Car si Louis Bertrand n'a pas semblé apprécier tous les aspects de son expérience aixoise, celle-ci n'en est pas moins fondamentale: c'est en effet dans cette atmosphère intellectuelle si particulière que s'est faite une partie de sa formation intellectuelle, et c'est bien « au bruit des fontaines » que sont nées des amitiés indéfectibles.

Ce n'est pas parmi ses collègues, ni dans le milieu enseignant¹³, que Louis Bertrand noue de fortes affinités, à l'exception de la très intéressante figure de Gabriel Syveton. Agrégé d'histoire, Syveton est un personnage réputé pour ses excès et ses tendances à la débauche. « Brutal, ambitieux et sensuel »¹⁴, il est une des principales et des plus virulentes figures de l'extrême droite française du début du XX^e siècle. Révoqué de l'université pour ses positions trop anti-dreyfusardes, il est l'un des fondateurs, avec Vaugeois, de la Ligue des Patriotes. Élu député de Paris en 1902, sous l'étiquette nationaliste, secrétaire de la Ligue de la Patrie Française, appuyé par une presse puissante, il incarne à ce moment là toute la réaction¹⁵. Bien sûr, au moment de sa rencontre avec Louis Bertrand, il est loin d'avoir acquis cette notoriété nationale. Mais son influence est décisive sur le jeune professeur, à qui il enseigne sa propre vision de l'histoire, forcément antirépublicaine et contre-révolutionnaire: « c'est par la politique que Syveton m'amena à l'histoire (...). [Il] me fournissait des arguments à l'appui de mes haines ou de mes répulsions instinctives. Il me montrait le mensonge de l'histoire officielle »¹⁶. Si cette relation est avant tout perçue par Louis Bertrand comme simplement amicale, il n'en reste pas moins qu'elle a pesé sur la formation idéologique de celui qui, dans la dernière partie de sa vie, a été un des porte-parole de la pensée droitière et réactionnaire française.

Une autre influence, plus profonde sans doute, est celle qu'il subit dans le très actif milieu littéraire aixois. Car malgré son apparence de ville morte, Aix a su au cours du XIX^e siècle participer à un vaste mouvement intellectuel, le Félibrige, dont l'importance est déterminante pour la vie intellectuelle provençale. Le Félibrige se veut être une fraternité d'artistes. Les personnalités le composant se connaissent et se soutiennent les unes les autres, se rencontrent souvent dans des lieux déterminés, ce qui l'apparente en quelque sorte à une action collective. Au moment où Louis Bertrand arrive à Aix, la ville est donc depuis une vingtaine d'années un des centres de ce mouvement

13. Il faut cependant évoquer Gustave Boissière, professeur à la Faculté des Lettres, futur recteur de l'Académie d'Alger, et auteur d'une *Algérie romaine*, qui a sans doute contribué à éveiller l'intérêt du jeune Louis Bertrand pour ce qui sera par la suite un de ses sujets de prédilection.

14. Eugen WEBER, *L'Action Française*, Paris, 1962, p. 48.

15. Sa fin est à l'image du reste de sa scandaleuse carrière: voulant mener une action d'éclat contre le régime républicain, il gifle publiquement, en 1904, le Ministre de la Guerre. Compromis par ailleurs, il est retrouvé mort devant un réchaud à gaz la veille de son procès. Cette affaire est aussi un des points de départ de l'essor de l'Action Française, et Eugen Weber note, p. 49, qu'« avec lui, disparaissait le dernier dirigeant actif et intelligent d'extrême droite ».

16. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 107-108.

félibréen, qui va durablement marquer une partie de la droite française. Elle est aussi le théâtre d'une création littéraire et poétique intense autour de la future école d'Aix en train de se constituer dans l'entourage du jeune Joachim Gasquet¹⁷, qui fut l'élève de Louis Bertrand.

Cette rencontre avec Gasquet, fils d'un boulanger aixois de la rue Lacépède, consitue un moment très important dans le parcours de Louis Bertrand. C'est d'abord la naissance d'une réelle amitié, facilitée par la proximité d'âge entre le maître et l'élève, qui dure jusqu'à la mort du poète, des suites de la guerre en 1921. C'est également Louis Bertrand qui inaugurera en avril 1928 à Auteuil, le monument élevé à Gasquet, devenu le poète-soldat¹⁸. « Le front au vent, les lèvres entrouvertes comme pour capter au passage les souffles de l'inspiration, il était le Disciple dans toute sa candeur et dans tout son émerveillement »¹⁹ : le professeur ne tarit pas d'éloges sur celui qu'il considère comme l'incarnation vivante de la poésie, comme « le lyrique le plus intégral [qu'il] ai[t] connu, un être qui vivait littéralement sa poésie »²⁰. Cette complicité, nourrie à cette époque par de longues promenades dans la campagne aixoise, ne faiblit pas au fil des années : éloigné en Afrique du Nord, Louis Bertrand entretient avec lui une riche correspondance²¹, et il ne manque jamais de s'arrêter à Aix à chaque retour en métropole. Leurs liens intellectuels s'expriment dans des collaborations littéraires – ainsi Louis Bertrand préfacera *Les Chants séculaires*. Joachim Gasquet initie Louis Bertrand aux rites de la ville d'Aix, en lui présentant notamment le fameux libraire-éditeur Dragon, « lui-même un lettré et un érudit »²² dont la boutique, place des Prêcheurs, est le lieu de rendez-vous de tout ce que la ville compte comme amateurs de littérature. Et c'est aussi Gasquet qui lui fait découvrir Marseille et ses merveilles.

Ainsi, se forgent les amitiés aixoises de Louis Bertrand, qui influenceront son évolution tant personnelle qu'idéologique. Il baigne pendant ces années-là dans un milieu cohérent, homogène et accueillant, à qui il restera toujours fidèle. C'est aussi à ce moment qu'il commence à mieux connaître et à aimer de façon presque charnelle Marseille et la Provence, véritables terres d'accueil et d'inspiration.

17. Né en 1873 et mort en 1921, il est une figure littéraire aixoise importante. Poète au style lyrique très recherché, auteur des *Chants séculaires* (1903), de *Dionysos* (1905), et des *Hymnes* (1919), il a participé à la création de l'École d'Aix, dans la lignée du Félibre. Marié à Marie Girard, fille d'un félibre, il a aussi lancé de nombreuses revues, dont la plus importante reste *La Cigale* (1889).

18. Voir aussi Louis BERTRAND, « Le souvenir de Joachim Gasquet », dans *Figaro*, 13 juin 1928.

19. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 91.

20. *Ibid.*, p. 92.

21. Elle est publiée dans *Terre de résurrection* (Paris, Nouvelle France, 1947), à partir des lettres données par Marie Gasquet à Maurice Ricord.

22. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 95.

L'EXPÉRIENCE MARSEILLAISE :

C'est d'abord en compagnie de Joachim Gasquet que Louis Bertrand commence à se rendre à Marseille: « tout de suite, Marseille me conquiert. (...) quel mouvement, quelle débauche de couleur et de lumière! Comme cela me décarême de la frugalité aixoise! »²³. À l'époque en effet, les Aixois considèrent Marseille comme le lieu de toutes les animations, la ville de toutes les expériences, voire de toutes les dépravations – ce sont ainsi ses fréquents voyages à Marseille qui contribuent à asseoir la réputation de débauché de Syveton. La ville a largement séduit le jeune professeur, qu'elle a influencé sur le plan littéraire aussi bien que sur le plan personnel. Celui-ci lui évoque la cité phocéenne à diverses reprises dans ses écrits autobiographiques, et lui a consacré un roman complet. Elle est également présente dans plusieurs autres œuvres: elle apparaît au début du roman *La Cina*²⁴ et du *Livre de la Méditerranée*²⁵, où Louis Bertrand retrace un de ses périple autour du bassin méditerranéen.

Ses premières visites à Marseille ont lieu pendant l'année 1888-1889; il y fait de fréquents séjours, en compagnie de ses amis aixois. Il découvre émerveillé le quartier du Vieux-Port, l'activité portuaire et de la vieille ville. Mais c'est surtout la présence de la mer qui enchante le Lorrain. Il y retourne régulièrement par la suite, à chacun de ses retours d'Algérie (été 1895, Pâques 1896), jusqu'à ce qu'il décide de s'y installer pour un temps un peu plus long, en 1904, après avoir choisi de vivre de sa plume et de s'être mis en congé définitif de l'Instruction Publique. En octobre de cette année-là il loue une chambre à l'angle de la Canebière et de la rue des Feuillants, où il passe l'automne et une partie de l'hiver. Il y revient fréquemment au cours de l'année 1905, son but étant de se plonger au cœur de la ville pour préparer le roman qui lui sera consacré. Et c'est tout naturellement de Marseille qu'il part en avril 1906, pour un voyage-reportage d'un an autour de la Méditerranée, commandé par Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Au cours de ses séjours, Louis Bertrand noue de nouvelles relations, notamment avec le peintre Valère Bernard, à qui il voue une grande admiration. C'est l'artiste symboliste, l'auteur de *Guerro* – aussi du roman *Bagatouni* – qui, prenant le relais de Gasquet, achève son éducation marseillaise²⁶. Leur amitié, débutée en 1892, dure plus de quarante ans entretenue par une correspondance suivie; c'est à Bernard que Louis Bertrand

23. *Ibid.*, p. 98.

24. *La Cina*, Paris, 1901.

25. *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, 1911, rééd. 1923.

26. Sur Valère Bernard voir Paul NOUGIER et Georges RICARD, *Valère Bernard. Approche de l'artiste et de son œuvre*, Marseille, 1987 et Jean-Roger SOUBIRAN, *Valère Bernard*, Marseille, 1988.

27. *Le Jardin de la Mort*, Paris, 1905 et *Saint-Augustin*, Paris, 1913.

dédie deux de ses livres²⁷, et qu'il demande d'en illustrer certains – ce qui sera d'ailleurs refusé par les éditeurs.

Ces séjours et ces amitiés lui permettent d'acquérir une bonne connaissance de la ville, incontestable source d'inspiration, à un point tel que Maurice Ricord, l'un de ses fidèles admirateurs et aussi son biographe, dira de lui : « Il sera de Marseille²⁸ ; il inscrira son nom au frontispice de son *Livre de la Méditerranée*. Il fera²⁹ Marseille »³⁰.

Si l'on peut à première vue qualifier Louis Bertrand de Marseillais, c'est d'abord parce qu'il voue un véritable culte à la ville, et surtout à son paysage maritime. Pour lui, comme il l'écrit en avril 1928 dans un article du *Figaro*, on ne peut qu'aimer et célébrer « Marseille, capitale de la couleur et du pittoresque, Marseille un des plus grands paysages, sinon le plus grand et le plus beau de la Méditerranée ». Cette admiration transparait de nombreuses fois dans ses œuvres : l'auteur prend plaisir à écrire et à réécrire l'arrivée sur la ville par la mer, mais aussi à décrire la baie depuis la corniche, ou encore la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, par tous les temps, sous tous les angles. Ces compositions grandioses, à la limite de la fresque, jouent sans cesse sur les variations de la lumière et des couleurs, comme au début de *L'Invasion* : « la blancheur des môles s'enfonçait dans l'eau bleue (...) le phare de la Joliette, frappé par les feux du couchant, étincelait (...) Caparaçonnées de dorures, les six coupoles de la Major s'arrondissaient, énormes et bulbeuses, par dessus les bâtisses lourdes et les docks, comme des tiaras et des mitres posées au faite d'un fabuleux édifice d'Orient, et sous la cathédrale, montagne de pierres lumineuses, le pullulement des maisons grises ondulait de colline en colline, jusque vers les hauteurs confuses de Saint Charles, où la gare s'allumait par tous les vitraux de sa façade qui réfléchissait l'agonie du soleil »³¹. Cette écriture lyrique, essentiellement consacrée à la mer, se retrouve aussi dans les pages que Louis Bertrand dédie au port et à son activité. Car, au delà du simple intérêt pour les « paysages exagérément simplifiés qui ne sont faits que de lumière et d'immensité », le dynamisme de Marseille a su le séduire.

Sans doute parce que la ville est avant tout à cette époque la Porte de l'Orient³², au centre de l'Empire et de ses colonies, et que sur les quais de son port, « âme de cette grande ruche bourdonnante », l'on trouve des produits en provenance du monde entier, chargés et déchargés au milieu d'une activité fébrile. On constate, comme précédemment dans ses romans algériens, la fascination qu'éprouve l'auteur pour le monde du travail, dont il exalte la force et le labeur – à l'image des personnages du docker Emmanuel et du peintre Marès. Le peuple des portefaix, des camionneurs, des charbonniers et autres

28. Allusion au mot de Balzac : « Marseille, je suis digne d'en être ! ».

29. Souligné par l'auteur.

30. Maurice RICORD, *Louis Bertrand l'Africain*, Paris, 1947.

31. Louis BERTRAND, *L'Invasion*, op. cit., p. 14-15.

32. C'est d'ailleurs le titre du premier chapitre de *La Cina*, op. cit.

travailleurs est magnifié dans sa vigueur et son travail. Des pages entières traduisent cet enthousiasme, notamment le célèbre passage où est décrite la « solennité presque religieuse » de « la procession lente des porteurs de poutres » : « C'est le triomphe de l'homme se jouant de la matière, la revanche de la créature libre rompant le faisceau des forces fatales !... Non, jamais je n'ai mieux compris qu'en ce moment la beauté, la sainteté du travail ! (...) – toute une noblesse plusieurs fois millénaire se perpétue en eux ! Leur geste affiné par des siècles de labeur intelligent reproduit le geste ancestral, comme une tradition glorieuse ! »³³. C'est donc « Marseille vivante, Marseille vraie porte de l'Orient, avec ses foules bariolées, ses équipes de travailleurs, ses docks et ses vaisseaux »³⁴ que l'on retrouve dans les pages que Louis Bertrand consacre à la ville. Tant et si bien qu'il en est un des plus ardents défenseurs sur la scène nationale, prônant avant l'heure une sorte de décentralisation, du moins économique. Dans un autre registre, celui de la défense du patrimoine, on peut aussi citer en 1916 un de ses combats contre le projet de reboisement qui menace le site de Notre-Dame-de-la-Garde : dans un long et virulent article, qui paraît le 26 octobre dans les pages du *Soleil du Midi*, il se fait polémiste en dénonçant les transformations envisagées, critiquant ceux « qui veulent l'achever, en la transformant, avec leurs jardins et leurs bosquets, en un immense tas d'épinards ! Il leur faut la Suisse à Marseille ! ».

Ainsi, au travers de nombre de ses écrits, transparaissent un réel attachement et une véritable fascination pour Marseille, qui lui consacra d'ailleurs en 1942 une rue, débaptisée en 1946. Il semble toutefois difficile de pouvoir conclure aussi rapidement à une vision unique de la ville par l'auteur.

Cela est particulièrement vrai à la lecture de *L'Invasion*, dont le titre lui-même est largement et immédiatement équivoque. Si à l'origine le roman est voulu comme entièrement consacré à Marseille et à une certaine catégorie de ses habitants, cela ne va pas sans ambiguïté, et il est impossible de ne l'analyser que sous cet aspect.

L'idée du livre est venue à Louis Bertrand à l'été 1895, lorsqu'il était en vacances dans un village de montagne du Piémont, à Rubiana. C'est un de ces nombreux villages d'où, l'hiver, les habitants partent en direction de la France – principalement le littoral, Lyon et Grenoble – afin d'y travailler, avant de revenir l'été se consacrer aux travaux des champs. Son projet initial est donc de décrire la « pacifique invasion » des travailleurs italiens à Marseille. Cependant, déjà au début du siècle, le terme résonne négativement. Louis Bertrand parle surtout des Piémontais et des Italiens du Nord, mais n'hésite pas par ailleurs à fustiger les Napolitains et à critiquer sans cesse leur violence et leur paresse, établissant ainsi des catégories parmi les

33. Louis BERTRAND, *L'Invasion*, op. cit., p. 319-322.

34. Lettre à Joachim Gasquet, s.d.

immigrants. Le racisme est sous-jacent dans toute l'œuvre : l'auteur distingue très nettement, par exemple, les « bons » travailleurs, Italiens, certes, mais parfaitement intégrés, aux prénoms français – Marguerite, Simon, Laurent ou Marie-Louise –, à la chevelure blonde et au teint clair, et les autres, aux yeux et au teint plus « levantins » (sic). De même, si Ricord souligne, à juste titre, le lyrisme des descriptions de la ville par Louis Bertrand, il oublie cependant, comme tous les commentateurs, de mentionner les pages que l'auteur a écrites sur les vieux quartiers : ce n'est plus le même Marseille qui est montré. Lorsque l'on suit l'héroïne à la recherche d'un gîte, on découvre, derrière l'Hôtel de Ville, « l'aspect sordide de ces ruelles, où ses pieds se collaient à la boue gluante, ces masures vulgaires et décrépites, ces murs encrassés de suie et luisants d'une humidité grasse, – cet étalage de saleté » où « une puanteur continuelle alourdi[t] l'air »³⁵. L'auteur éprouve manifestement du dégoût pour cette autre ville, où règnent misère, saleté et dépravation. Il dénonce sans cesse « l'atmosphère de luxure », la « vapeur de lubricité » ou encore le « fumet d'animalité »³⁶ du quartier de la rue de la Prison, dans l'optique hygiéniste du XIX^e siècle, qui établit une corrélation entre un environnement dégradé et ses habitants aux mœurs légères et aux comportements déviants. Cet autre Marseille, celui des tavernes, des cabarets et des maisons closes, s'il existe bel et bien à l'époque, se transforme chez Louis Bertrand, au fil des pages, en un « horrible sabbat, un cauchemar obscène »³⁷, avec une forte connotation morale. En outre, la description de la ville a un aspect très systématique et organisé : on a l'impression que l'auteur offre à son lecteur une visite guidée de Marseille, de quartiers en quartiers, de passages obligés en passages obligés, afin de montrer sa parfaite maîtrise de la géographie de la ville. Ainsi, on se promène, suivant toujours l'héroïne Marguerite, dans les « ruelles puantes du Vieux-Port, les ghettos disséminés autour de la place d'Aix, et, par Saint-Lazare, (...) jusqu'à Saint-Louis (...). De là, (...) la Belle de Mai, (...) les huileries et les moulins des Chartreux, les savonneries de la Capelette, les maisons de camionnage du Rouet et de Menpenti »³⁸. Comme si le regard de Louis Bertrand restait toujours extérieur, comme s'il se contentait simplement de décrire ce qu'il voit, sans jamais s'impliquer réellement, sans mettre en jeu une subjectivité particulière. C'est ce que traduit d'une certaine façon cette lettre envoyée à Gasquet : « mes deux héros *découvrent* les quais de Marseille comme nous-mêmes les avons découverts ». Ce terme « découvrir » souligné dans ces lignes par l'auteur lui-même, est bien révélateur du fait que la ville reste une curiosité, un endroit pittoresque, une espèce de spectacle auquel on vient assister. Et bien souvent d'ailleurs, cela se ressent dans l'écriture, qui tombe dans la facilité du cliché : le temps est toujours beau, le Marseillais est tou-

35. Louis BERTRAND, *L'Invasion*, op. cit., p. 30.

36. *Ibid.*, p. 58.

37. Louis BERTRAND, *L'Invasion*, op. cit., p. 57.

38. *Ibid.*, p. 49-50.

jours roublard et bagarreur, et la Marseillaise, à l'image de Madame Cougourde, est toujours gouailleuse et vulgaire. De même, le Lorrain singe l'accent des gens du sud: les dialogues sont ponctués de « pluss' », d'« alorss' », ou de « couquin de diou », soulignés la plupart du temps par le choix de l'italique, comme pour mettre en valeur des caractéristiques particulières, qui permettent de donner une sorte de couleur locale au roman.

Ainsi, « le roman du vieux Marseille », comme l'appelle Ricord, est fondamentalement ambigu: la ville y est à la fois célébrée et dénigrée. L'auteur n'arrive pas à se défaire de ses préjugés et à abandonner les clichés. Il reste un observateur étranger dans Marseille, n'en saisissant pas les multiples aspects³⁹. Il est d'ailleurs révélateur que, dans sa bibliographie, tous les passages consacrés à la cité mettent en valeur les mêmes éléments: si *Le Livre de la Méditerranée* s'ouvre effectivement sur la cité phocéenne, Louis Bertrand y recopie tout simplement les passages de *L'Invasion*, ceux qui montrent « les immigrants italiens », « Marseille, Porte de l'Orient », « les docks » et « les porteurs de poutres »⁴⁰.

Ainsi, si Marseille est bien le lieu où se précise la vocation méditerranéenne de Louis Bertrand après ses années algériennes, c'est aussi dans une certaine mesure parce qu'elle est réinventée par l'auteur, qui la façonne selon ses aspirations. Certes Louis Bertrand a voulu montrer dans *L'Invasion* la beauté de Marseille et de son site, la force du port et de ses travailleurs qui en font le « véritable centre de la France d'Outre-Mer »⁴¹, mais il ne faut pas oublier que le livre se termine sur l'idée qu'il faut défendre la ville contre une autre « invasion », celle que sont supposés mener au début du siècle les travailleurs étrangers venus de l'Est et du Sud de l'Europe, qui « refluent » encore une fois jusqu'au rivage latin »⁴². C'est ici l'essentiel: Marseille, et plus largement la Provence, participent à la construction idéologique d'une Méditerranée latine largement fantasmée.

UNE PROVENCE FANTASMÉE, PIÈCE INDISPENSABLE AU PUZZLE LATIN:

Il faut ici revenir sur le parcours singulier de Louis Bertrand et le récit qu'il en a donné dans ses nombreux ouvrages autobiographiques. Cette parenthèse est indispensable pour bien comprendre en quoi la Provence s'intègre parfaitement à l'œuvre qu'il a passé toute sa vie à édifier.

39. Nous ne pouvons ici que poser le problème de l'influence éventuelle sur L. Bertrand du roman de V. Bernard *Bagatoumi*, paru en feuilleton puis en livre en 1894, traduit en français en 1902 par l'Aixoïse Paul Souchon. V. Bernard y développe les thèmes de l'insalubrité des vieux quartiers et de l'immigration italienne.

40. Il s'agit des titres des sous-chapitres du chapitre premier consacré à Marseille dans le *Livre de la Méditerranée*, op. cit.

41. Comme il l'écrit dans un article du *Figaro* d'avril 1928.

42. Louis BERTRAND, *L'Invasion*, op. cit., p. 384.

L'enfance de l'auteur est décrite par lui-même comme une espèce d'enfer de boue et de grisaille dans les plaines de la Woëvre. On remarque chez lui un constant désir de s'échapper de la Lorraine, mais aussi de son milieu familial, triste et guindé. Dès lors, il va s'inventer un autre monde, cependant largement reconstruit à la lumière de son expérience future. Non que l'on mette en doute la fascination de l'enfant et du jeune homme pour « les pays de lumière et de joie », mais, pour Louis Bertrand, l'identité venant du sol, il ne va pas hésiter à lier son destin à celui des régions méridionales. Autre signe tangible de cette constante tendance à la reconstruction, tout ce qui a été publié sur la Provence l'a été a posteriori : tous les ouvrages qui lui ont été consacrés ont été écrits des années après l'expérience provençale. Ainsi en est-il de *L'Invasion*, qu'il écrit alors qu'il est en Algérie depuis cinq ans ; de même, toutes ses impressions aixoises ont été retranscrites à la fin des années 1920, trente ans après leur déroulement.

De toute évidence, la Provence, en tant que première expérience du sud, ne peut donc représenter pour Louis Bertrand qu'un pays de cocagne, comme en témoigne son arrivée en septembre 1888 : « Et Marseille, la Provence, le soleil méditerranéen, la mer à l'horizon ! Le lendemain, à l'aube, je descendrai du wagon devant des paysages tout neufs pour mes yeux, dans un pays dont j'avais longtemps rêvé et qui ne pouvait qu'être merveilleux !... »⁴³. De cette terre promise, il fait bien vite sa terre d'élection. « J'eus l'impression brusque d'entrer dans un nouvel hémisphère. Ce qui me frappa d'abord, ce fut la blancheur et la luminosité de la route (...). La poussière blanche des routes méridionales, c'est, pour moi, tout un symbole, c'est l'entrée dans une terre de prédilection⁴⁴. (...) Là dessus, un air de joie (...) J'étais fait pour aimer cela. Je n'aimerais en réalité que cela. Je venais de trouver ou de retrouver ma vraie patrie »⁴⁵ : Louis Bertrand considère en effet la Provence, telle qu'il dit l'avoir ressentie à la gare de Rognac, au moment de monter dans le train pour Aix, comme son nouveau pays. Après son année à Bourg-en-Bresse, évidemment très mal vécue, et sa nomination pour l'Algérie, ses résidences sont toujours méridionales. En 1900, il est nommé à Montpellier, où il habite pendant trois ans. Les années qui suivent sont plus nomades, puisqu'il voyage autour de la Méditerranée et dans l'Europe entière, jusqu'en 1925, date à laquelle il achète un terrain sur les hauteurs d'Antibes, où il s'installe définitivement. C'est également l'époque où il entreprend de réhabiliter la ville d'Aix, dans un ouvrage qu'il consacre au paysage français⁴⁶ : il proclame la place de l'Hôtel de Ville « chose unique et délicieuse », et, dans le même article du *Soleil du Midi*, comme pour la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, il fustige les projets de transformation de la Halle aux grains de l'ancienne capitale provençale.

43. Louis BERTRAND, *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, op. cit., p. 10.

44. C'est nous qui soulignons.

45. *Ibid.*, p. 29-30.

46. Louis BERTRAND, *Les grands aspects du paysage français*, Paris, 1928.

Ainsi, la Provence, qu'elle soit pierreuse ou maritime, a été célébrée à de nombreuses reprises par Louis Bertrand. Les exemples seraient multiples pour l'illustrer, les paysages étant retranscrits avec un soin particulier et un indéniable lyrisme dans beaucoup de ses écrits. Tout cela est tellement bien mis en scène, que l'impression qui domine est celle d'un Sud de la France idéalisé, paradigme de tout un ensemble méditerranéen. La Provence devient alors une sorte de valeur de référence: c'est à elle que Louis Bertrand emprunte des termes de comparaison pour mieux mettre en relief ou expliquer certains paysages de Palestine ou d'Algérie. Cette tendance à l'amalgame géographique n'est pas propre à Louis Bertrand: il est courant à la fin du XIX^e siècle de penser le bassin méditerranéen comme un tout. Ainsi Maurice Barrès, allant de Beyrouth à Baalbeck, y admire « cette Provence montagneuse, le cirque de Hamana »⁴⁷ et, le géographe Emile-Félix Gautier lie géologiquement l'Atlas algérien aux Alpes. Cette idée d'unité méditerranéenne est structurée en une véritable idéologie.

La Provence, dans la pensée bertrandienne, s'inscrit donc avant tout dans la *Mare Nostrum*, et a toute sa place dans l'idée latine qu'il a développée. Il faut s'attarder un instant sur cette dernière notion, qui a une grande importance dans l'histoire des idées, et revenir pour cela au mouvement félibréen. Avec la création du Félibrige, un basculement se produit dans la géographie intellectuelle de la France. Jusque là, et ce depuis Madame de Staël, la faveur des intellectuels et des penseurs allait plutôt à l'Allemagne, et plus largement aux autres pays de civilisation celte. Mais après 1871, la vision de l'Allemagne n'est plus la même. On commence alors à se tourner vers les peuples des régions méridionales, les "latins", qui jusque-là jouaient « presque le rôle d'un pôle de répulsion dans la géographie affective de la France »⁴⁸. Pourtant, peu à peu, la tendance s'inverse, et ce sont les pays méridionaux qui occupent désormais le devant de la scène. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est « le fait de passer d'une expression géographique à une formation ethnique »⁴⁹: ce n'est plus le Midi, région exotique et attrayante, qui va être central, mais plutôt la notion de latinité. Les peuples latins deviennent un bloc à part entière, qui, même s'il reste hétérogène surtout sur le plan linguistique, est désormais un sujet digne d'intérêt. Cet attrait pour les terres latines n'est pas neuf: le romantisme européen en avait déjà fait un de ses thèmes favoris, « en souvenir d'une Grèce que l'histoire ramenait au plein jour de l'actualité »⁵⁰, et aussi par goût du dépaysement. L'intérêt pour ces régions connaît un renouveau et un essor considérables: des sociétés de langue, des revues, comme la *Revue du monde latin* lancée en

47. Maurice BARRÈS, *Une enquête aux pays du Levant*, tome I, Paris, 1923, p. 147.

48. Victor NGUYEN, op. cit., p. 95.

49. *Ibid.*, p. 97.

50. *Ibid.*, p. 95.

1879, et d'autres organes de diffusion voient le jour dans ces années-là. Mais qu'entend-on exactement par ce terme de latinité ?

La notion recouvre plusieurs réalités. La première, qui vient spontanément à l'esprit, est une réalité d'ordre racial et biologique: on désigne par ce terme un ensemble de populations censées avoir les mêmes caractéristiques physiques. Mistral parle d'ailleurs de « race latine », supposée regrouper « l'ensemble des peuples bruns » – et l'on retrouve la même idée chez Louis Bertrand, lorsqu'il s'attribue des origines méridionales sur la base de son « faciès ». À ce fond racial commun s'ajoute, en théorie, un même fond linguistique, la langue étant à part entière constitutive de l'identité. C'est pour cela qu'une grande partie du combat des félibres tourne autour de la question de la défense de la langue d'oc, et que leurs textes sont écrits et publiés en provençal. Mais le Félibrige regarde au-delà de cette simple renaissance culturelle: plus qu'un contenu biologique, le mouvement recouvre des données éthiques et morales. C'est un véritable *ethos* qui est en jeu. Par ce terme de latinité, il faut en effet entendre l'héritage antique conservé et récupéré par les peuples romans. Pour ces hommes du XIX^e siècle, être latin, c'est être romain, et prétendre aux bénéfices de l'héritage, à tous les niveaux possibles. Cette volonté de chercher dans le passé les éléments de son épanouissement inscrit complètement le mouvement dans le contexte idéologique de l'époque: il s'agit de se renfermer dans des particularismes culturels ou régionaux pour échapper à la sensation de décadence qui contamine une bonne partie de la société de l'Europe occidentale de ces années-là. Face au déclin supposé des sociétés nordiques et industrielles, le refuge de la latinité paraît idéal. Cette attitude « anti-décadente » a son corollaire en matière de politique intérieure: par essence anti-démocrates et anti-parlementaires, la majorité des félibres, par leurs opinions, se rapprochent de la droite française.

Mais le dessein politique et idéologique du mouvement dépasse par définition les frontières françaises puisque la latinité englobe un ensemble de peuples de nationalités différentes, mais unis par leur appartenance commune aux rives de la Méditerranée. Mistral se fera le champion de cette union méditerranéenne, notamment dans le poème *A la race latine* (1878): « la limpide mer, la mer sereine où blanchissent tant de voilures..., en reflétant l'azur du ciel...cette mer toujours souriante...Dieu l'épancha de sa splendeur comme *la ceinture éclatante qui doit lier les peuples bruns* »⁵¹. L'idéal des félibres est l'union des races latines dans une sorte de « système fédéral: fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité », vue comme « la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité »⁵².

51. Cité par Maurice RICORD, op. cit., p. 126. C'est nous qui soulignons.

52. Cité par Victor NGUYEN, op. cit. p. 441 (Frédéric MISTRAL, *Lis isclo d'or*, éd. de Jean BOUTIERE, Paris, 1970, t. I, p. 390-403.

Louis Bertrand a évidemment repris ces idées, qui lui étaient devenues familières depuis son passage à Aix, et sa rencontre avec Joachim Gasquet et bon nombre de représentants du Félibrige. Mais son séjour en Algérie lui donne l'occasion de se les approprier et de les adapter à une autre réalité, celle de la colonie, où il a vécu pendant dix ans. En Algérie, l'idée latine lui sert à justifier la colonisation française – les Français étant les héritiers des Romains et de l'*Imperium* –, et à glorifier des colons porteurs de force, d'énergie et d'espoir, susceptibles de redresser une France vieillissante et affaiblie. Et c'est parce qu'elle est une terre latine, que la Provence est appelée, dans la vision bertrandienne, à jouer ce même rôle. C'est pour cela que Marseille, ce « foyer d'énergie provençale et française »⁵³, et son port, « ce dédale du labeur »⁵⁴ fascinent tant l'auteur. Marseille et Alger d'ailleurs sont liées: la vie de la cité phocéenne lui rappelle celle de la capitale algérienne: le port, le mouvement des travailleurs, l'activité frénétique sont vus de la même façon. Il connaît parfaitement l'une et l'autre, ayant parcouru leurs quartiers. Il est d'ailleurs bien difficile de distinguer ses romans algériens de son roman provençal: aux rousiers de Laghouat répondent les dockers de la Joliette, au personnage de Rafaël⁵⁵ correspond celui d'Emmanuel; la construction des livres, les procédés littéraires et les thèmes restent les mêmes. Le message latin d'un Mistral ou d'un Barrès a donc été réactualisé par Louis Bertrand, ce qui confère à la Provence une place centrale dans l'œuvre et dans la pensée bertrandienne.

CONCLUSION

Le rapide parcours de l'œuvre et de la vie de Louis Bertrand nous permet donc de conclure à la place centrale qu'y tient la Provence. Pour l'auteur, fidèle à ses toutes premières impressions, la Provence est un lieu privilégié, un lieu inspiré, où naissent naturellement lyrisme et enthousiasme. Dans sa formation personnelle et intellectuelle, elle est l'occasion de rencontres enrichissantes et formatrices, et de contacts avec des milieux déterminants pour la suite de sa maturation idéologique. Et, s'il faut néanmoins reconnaître qu'elle a été sublimée par l'expérience algérienne qui l'a suivie, l'expérience provençale n'en reste pas moins fondamentale.

Faut-il pour autant conclure à un quelconque régionalisme de Louis Bertrand? S'est-il véritablement pensé comme un méridional? Son testament littéraire⁵⁶, publié après sa mort en 1944, tend à contredire cette idée: il y dénonce le fait d'être « lié à un clocher, à un coin de terre ». Plus loin, on peut lire: « malgré les belles théories d'un Mistral ou d'un Barrès, le régionalisme m'a toujours inspiré une invincible répugnance ». Lui apposer une quel-

53. Louis BERTRAND, *Sur les routes du Sud*, op. cit., p. 130-131.

54. Louis BERTRAND, *L'invasion*, op. cit., p. 279.

55. Le héros du *Sang des races*, Paris, 1899.

56. Louis BERTRAND, *Crépuscule*, Paris, 1947.